



le Noir brésilien et son histoire

Les Noirs ont tendance à voir leur histoire au Brésil sous une succession de trois chapitres : la rébellion (au début de la colonisation, 1530, jusqu'à l'abolition de l'esclavage, 1888) ; la marginalisation entre l'Abolition, la Révolution ayant eu lieu en 1930 (*) et un coup d'État en 1937, et la lutte contre le racisme (de 1937 à aujourd'hui). Comme toute vision du passé, celle-ci est, naturellement, partielle et idéologique. Il ne s'agit aucunement du passé objectif (en admettant qu'il puisse exister), mais d'une perception du passé à partir d'un certain point de vue du présent.

Un bref aperçu de l'histoire du Noir au Brésil (ou du Noir brésilien, ou encore du Brésilien noir) se doit donc de commencer par l'étude de la situation actuelle, en dévoilant les conditions dans lesquelles le Noir perçoit son histoire.

* C'est la révolution, qui en 1930 a porté au pouvoir le Président Grétilio Vargas. N.D.L.R.

naissance de l'idéologie de démocratie raciale

La lutte organisée contre le racisme, en effet, naît à la veille de la Révolution de 1930. Des « demi-intellectuels » et des sous-prolétaires s'unissent à São Paulo (qui commençait à devenir rapidement la plus grande ville du pays) dans une « presse noire ». Des journaux comme « le Clairon de l'Aube » (qui constitue encore aujourd'hui la fierté des mouvements noirs) dénonçaient les discriminations les plus évidentes en « ville » — dans l'emploi, dans l'habitation, dans l'enseignement, dans les lieux de loisir. Ils constituèrent l'embryon de la première institution de lutte contre le racisme (présenté, en général, euphémiquement, comme discrimination raciale), le Front noir brésilien (1931).

Ce n'est pas par hasard que la lutte organisée contre le racisme naît au sein de la Révolution de

1930. Il existe un consensus entre nos historiens sur la signification de cette révolution : le capitalisme triomphe, tuant la vocation coloniale « essentiellement agricole » ; la vieille aristocratie rurale (quel que soit son nom) partage le pouvoir avec les classes moyennes ; la ville, enfin, prévaut sur la campagne ; la culture se nationalise et cherche des motivations populaires, etc.

C'est dans les contextes de ces changements, et à leur rythme, que s'élabore l'idéologie de « démocratie raciale », un ensemble de perceptions des relations raciales, et son évolution, aujourd'hui encore consensuelle et efficace. L'idéologie de « démocratie raciale » n'était pas nécessaire auparavant. Les Noirs ne se disputaient pas les lieux, ils ne protestaient pas, et, surtout, ils ne s'organisaient pas pour se protéger. Le triomphe du capitalisme, de la bourgeoisie et de la ville l'exigeait, toutefois, à présent.

L'idéologie de « démocratie raciale » présupposait, pour commencer, que nos relations de race soient harmonieuses — harmonieuses à cause du « naturel » portugais (enclin à la fréquentation des peuples noirs ; à cause de la douceur de notre esclavage et, surtout, du métissage qui a joué une fonction de tampon, etc.). Même, et d'ailleurs, surtout, lorsque les auteurs de l'époque, Gilberto Freyre en tête, critiquaient le biologisme des hommes scientifiques précédents, c'était sur l'harmonie des relations raciales que débouchait la pensée savante — mais aussi non cultivée — de l'époque.

Autre support solide de cette idéologie : la croyance que le développement économique du pays — envisagé comme modernisation — plaçait les Noirs sur le même pied d'égalité que les Blancs, dans la compétition pour la vie. Le progrès devait tuer le « complexe d'infériorité des Noirs » issu de l'esclavage récent.

la lutte contre le racisme

Les Noirs dans leur ensemble partageaient aussi ces croyances. C'est pourquoi la lutte organisée contre le racisme s'est caractérisée, dès le départ, par une sorte d'intégrationnisme : plus que discriminés, les Noirs se sentaient en retard dans la course à l'ascension sociale. Ils sortiraient de ce retard par l'étude et la discipline. Dans cette phase, l'histoire du Noir est celle que le Blanc lui raconte, ses héros sont des Noirs qui ont servi les Blancs : le Blanc est le superego du Noir.

En 1937, un coup d'État mit fin à cette ouverture démocratique débutante, instaurée par la Révolution. Le Front noir cessa d'exister, front dans lequel s'étaient rassemblées des entités et des personnalités noires intégrationnistes. (Il existait, cependant, une

tendance de droite du mouvement [1].) Après la fin de la dictature de l'État nouveau (1945) s'est créé le « Théâtre expérimental du Noir », terme presque de camouflage — bien que ses activités soient effectivement d'ordre dramatique — afin de continuer la lutte antiraciste. Entre 1945 et 1970, surgirent et disparurent des dizaines d'institutions noires (comme le Comité afro-brésilien, le Musée d'art noir, entre autres).

le mouvement noir

Dans les années 70, la lutte organisée contre le racisme débouche, enfin, dans un mouvement noir — d'amplitude nationale et clairement séparé des autres mouvements sociaux et politiques. Celui que les propres militants noirs conviennent d'appeler **mouvement noir**, il s'agit en vérité d'environ 400 entités de types divers faiblement articulées entre elles, certains préfèrent le désigner par mouvements noirs, au pluriel. Cela va des organisations politiques rigides aux institutions semi-académiques (comme le groupe André Rebouças), en passant par les centres autonomes de recherche historique et culturelle du Noir (comme le Centre de culture noire du Maranhão, par exemple).

Le mouvement noir au Brésil, aujourd'hui, comporte divers points névralgiques. Deux d'entre eux concernent particulièrement la manière dont les Noirs, organisés dans la lutte contre le racisme, perçoivent le passé : sa composition sociale et les limites de la conscience libérale brésilienne vis-à-vis de la problématique sociale.

Le mouvement noir brésilien de la classe moyenne — celui qu'au Brésil on a convenu d'appeler de cette manière — est composé de fonctionnaires (civils et militaires), professions libérales de bas et moyens salaires, artistes, travailleurs autonomes de bas revenu, etc. La double influence du mouvement noir nord-américain et de la lutte de libération des peuples africains a poussé vers le combat antiraciste bon nombre de Noirs de cette couche sociale — mais pas plus de trois mille au moment du plus grand enthousiasme. Eldrige, Cleaver, Malcom X, Stock, Carmichael, Angela Davis, Patrice Lumumba, Amílcar Cabral, Samora Machel, Agostinho Neto devinrent, vers 1975, les gourous de la jeunesse noire politisée. D'autre part, Shaft, Myriam Makeba, Bob Marley et autres créateurs du **Black Soul** conquièrent la jeunesse noire en général. Les influences extérieures ne s'imposent toutefois pas, si le terrain n'est pas préparé.

(1) La tendance de droite du mouvement s'exprimant par le journal « la Voix de la race » défendait les méthodes fascistes de soumission des masses devant un führer, un surhomme, un Moïse d'ébène (Roger Bastide dans « Etudes afro-brésiliennes »).

Il n'existe pas au Brésil, c'est certain, de bourgeoisie noire (bien qu'il y en ait eu un embryon dans les principales villes au XIX^e siècle composé des milliers de Noirs affranchis propriétaires de boutiques et d'ateliers d'artisanat). La stratégie du Front noir (1931-37) consistait à faciliter le binôme travail-étude. La Révolution de 1930 paraissait, à un moment donné, confirmer l'attente intégrationniste de ceux qui croyaient dans la « démocratie raciale » — des milliers de Noirs furent admis, par la porte du clientélisme populiste, dans l'appareil de l'État; et s'installèrent dans la radio et dans le football (devenu, entre-temps, professionnel et sport des masses).

Le cycle révolutionnaire et son modèle économique prirent fin vers 1960. L'intervention militaire et la dictature qui l'a suivie (1964-1978) instaurèrent un autre modèle (à partir de 1968), responsable d'une croissance économique vertigineuse (accroissement industriel moyen de 10 %) — fruit de l'internationalisation de l'économie, de la concentration des exportations, étatisation, blocage salarial, contrôle de l'inflation, etc.

« miracle économique » et poussée de l'éducation

Avec le « miracle économique » (c'est ainsi que l'on dénomma la face visible du nouveau modèle) semblait arriver enfin la rédemption du Noir.

C'est que l'un des « miracles » du nouveau Brésil fut le « boom » éducatif — prolifération de facultés privées encouragée par l'État comme solution à la crise dans l'enseignement supérieur, point critique des relations société-gouvernement depuis 1960. Les jeunes qui fondent, dans les années 70, des entités noires de lutte contre le racisme sont, presque invariablement, de cette génération universitaire.

Or, l'attente nationale — contenue dans la même idéologie raciale brésilienne — s'exprimait ainsi : « Plus de Noirs formés, moins de Noirs discriminés. » Sans considérer le décalage spécifique entre le « boom » éducatif et le marché du travail qui décevait, en général, l'attente de ses bénéficiaires, survint une autre frustration particulière, celle du diplômé noir. Le marché en effet l'attendait, mais comme vendeur de travail égal à prix modique. C'est alors que se déchira, de part en part, le voile de la « démocratie raciale » : la croissance capitaliste, au lieu de les corriger, accentua les inégalités raciales (2).

L'émergence d'une génération de diplômés noirs et l'accroissement, en genre et en degré des inégalités raciales, furent le terrain fertile dans lequel naquit le nouveau mouvement noir brésilien; les influences nord-américaine et africaine en furent la semence.

Dans sa première étape (de 1970 à 1980), la frustration sociale, qui le fonda, lui imprima sa marque. Les mouvements noirs travaillent alors politiquement le ressentiment. Le ton de leur discours est celui du chagrin devant le peu de considération du Blanc. Il y a comme un tourment, d'arracher au Brésilien en général l'aveu qu'il est raciste. Le racisme est appréhendé, dans cette phase, comme un phénomène épisodique, isolé. Les leaders noirs affrontent, alors, la problématique noire comme une « problématique de minorité ». Quant à leur perception historique, ils se bercent dans la croyance ingénue qu'il « est impossible de faire l'histoire des Noirs parce que Rui Barbosa a détruit les documents » (3).

Dans les trois dernières années, pourtant, de nouvelles perspectives se sont ouvertes au mouvement noir brésilien, ce qui a conduit, naturellement, à une nouvelle perception du passé historique. La stratégie de la dénonciation du racisme s'étant épuisée, ses leaders semblent aller maintenant dans le sens d'une compréhension intégrale de la problématique noire — le racisme brésilien ne serait pas épisodique, mais essentiel; l'histoire du Noir est possible et se confond avec la propre histoire du pays.

Palmarès : la construction d'une histoire

A deux heures de voiture de Maceió, capitale d'un petit État du Nordeste brésilien, on arrive à Serra da Barriga. C'est une localité située à 600 m d'altitude vers laquelle on s'élève en spirale. Du point le plus élevé, on voit, sans être vu, avec la netteté des paysages équatoriaux, tous les chemins du pays — du littoral de Bahia, de Pernambuco, de l'Agreste. La ville la plus proche s'appelle Uniao de Palmarès : somnolente et misérable comme n'importe quel bourg de l'intérieur brésilien. C'est une île entourée de tous côtés de latifundia de canne à sucre.

Habitent la montagne quelques centaines de **posseiros** (4) travaillant en partie dans leurs petites plantations, et en partie dans les plantations de canne à sucre ou dans les usines à sucre des alentours.

(2) Nous possédons de bonnes études statistiques sur la croissance capitaliste et les inégalités raciales. Voir surtout Lucia Helena Oliveira et autres. *La place du Noir dans la force de travail* (CEAA 1982), et encore Hasenbalg Carlos : *Discrimination et inégalité raciale au Brésil* (Rio de Janeiro, Graal, 1979).

(3) Louis Barbosa, célèbre ministre du premier gouvernement républicain (1891) a ordonné d'incinérer les documents douaniers du trafic des esclaves. Le décret fut partiellement exécuté.

(4) **Posseiros**. Au Brésil, ce sont ceux qui s'installent dans une terre, sans document légal qui les rende propriétaires. La majorité de la population rurale et une grande partie de la population urbaine se trouvant dans cette situation, ceci est un de nos problèmes sociaux les plus graves. L'extension permanente de la frontière agro-pastorale d'exportation conduit systématiquement à une expropriation violente des posseiros. Certains conflits historiques de grande importance entre nous ont découlé de ce problème. Puisque la majorité de notre population noire vit à la campagne et ne possède aucun titre de propriété, on peut conclure que celui-ci est son problème principal. Les Indiens et leurs descendants se trouvent dans le même cas.

Habitants récents, leurs aïeux arrivèrent des divers États du Nordeste, il y a un siècle au plus. Rien ne les lie, par conséquent, au fait historique survenu ici il y a trois siècles. Palmarès et Zombi ont à leurs yeux la même signification que pour n'importe quel autre Brésilien pauvre : aucune. Si l'on souhaite trouver quelque souvenir de Palmarès, c'est seulement dans la petite localité d'Union que l'on y parviendra et où les professeurs du groupe scolaire ont l'habitude de montrer la montagne, par la fenêtre, comme la gloire suprême d'Alagoas*.

On sait très peu de choses, en réalité, sur Palmarès (5). Pour commencer, c'est un nom imprécis, il vient de Palme, en raison de l'abondance des palmiers d'une énorme forêt vierge allant du fleuve San Francisco à la brousse du Cap Saint-Augustin, sur près de 350 km de longueur. Contrairement à ce que l'on pense habituellement, il n'y a pas eu de quilombo à Palmarès, mais une chaîne, une suite de communautés noires entourées de palanques : Macaco, Amaro, Subupira, Ozenga, Zumbi, Acotirene, Tabrocas, Andalatituche, Alto Magano, Curiva, Dambrabanga. (D'ailleurs, les contemporains n'ont jamais utilisé la parole quilombo pour désigner ces communautés. Ils les appelaient Mocambos, du kibongo « Momanbo ».) Il est impossible, même aujourd'hui, de préciser l'année du dernier quart du XVI^e siècle dans laquelle environ 40 esclaves rebelles abandonnèrent un moulin à sucre du sud de Pernambuco, alors la plus riche des capitánies luso-brésiliennes pour pénétrer dans les palmeraies. En 1694, sa population dépassait toutefois les 30 000, à peine inférieure à celle des principales villes du littoral.

Le **marronnage**, on le sait, fut général en Amérique. Au Brésil, toutefois, son étude commence à peine. Elle est entachée, du reste, d'une tradition historique, historiographique, conservatrice qui le sous-estime. Il s'agirait de simples attroupements d'esclaves fugitifs, et non, comme c'est la réalité, de formes supérieures de résistance à l'esclavage, dans lesquelles aussi bien le Noir africain que le créole recouvraient leur personnalité.

La connaissance du marronnage brésilien, dont Palmarès représente le cas extrême, est ainsi essentielle pour expliquer la rébellion noire au Brésil. Dans les trois premiers siècles de notre histoire quand les conditions qui permirent la participation du Noir aux révoltes et conspirations directement tournées contre le pouvoir colonial n'étaient pas encore mûres, il fut même l'unique modalité dans cette rébellion, et de même, au siècle suivant, alors

que dans nos principaux centres, Rio, Bahia, Minas Gerais, Pernambuco, la lutte systématique des Noirs contre le système colonial cherchait d'autres voies peut-être plus efficaces, le marronnage n'a aucunement cessé. Depuis la forêt amazonienne, paradis vert de l'extraction, jusqu'à la campagne bahousha, bétail sans maître, en train de paître des terres sans fin, des quilombos broutaient. Aucun ne fut aussi grand que Palmarès, aucun ne fut suffisamment petit pour ne pas attirer la répression coloniale.

Les grands problèmes de l'histoire coloniale du Brésil, absolument inséparable de l'histoire du Noir, semblent être ceux posés par le quilombisme. Quelle est la structure interne des quilombos, naturellement, ceux qui furent suffisamment étendus ? Quelle est leur proportion d'africanité ? Avec quel poids particulier, ont-ils contribué à la dynamique de l'histoire coloniale brésilienne ?

Dans une historiographie taxée de superficialité, comme la nôtre, peu sont les chercheurs qui se tournent vers cette problématique. On attend qu'ils le fassent, de plus en plus, poussés non pas tellement par leur doute intellectuel, mais surtout par le propre mouvement de la société brésilienne actuelle, sur laquelle commencent à peser enfin les insatisfactions de la communauté noire.

Il y a environ un an, l'Université fédérale d'Alagoas a décidé de mettre à exécution un vieux projet, le parc historique national de la Serra da Barriga, lieu historique de la capitale de Palmarès, à Encapeal do Macaco. Elle avait convoqué, à cette fin, certaines autres institutions officielles et représentants de la communauté noire nationale.

Au cours de la première rencontre, comportant environ 70 participants, fut organisée la philosophie, pour ainsi dire, du Parc, dont le nom se transforma depuis lors en Mémorial Zombi, Parc Historique National. En effet, le document approuvé par cette assemblée affirme : le Mémorial Zombi a comme premier but de s'affirmer comme pôle d'une culture de libération du Noir. Cette culture de libération propose la promotion humaine et sociale des masses d'origine africaine et de toutes les populations opprimées du pays. Il demande, en outre, la remise à la communauté afro-brésilienne de la richesse qu'elle a créée et qui lui a été usurpée. Il faut, à ce titre, acheter la mémoire de Palmarès, signe de la communauté afro-brésilienne.

Il s'est constitué culturellement un Conseil directif du projet du Mémorial Zombi, Parc Historique National, qui, entre autres initiatives, réclame à l'organe gouvernemental compétent, l'archivage de la Serra da Barriga. Le cadastre de la Serra da Barriga dans l'État d'Alagoas est d'un intérêt primordial dans la mémoire historique brésilienne puisqu'il fut le théâtre d'événements héroïques, dont le peuple et la nation se doivent à juste titre de

(5) On a peu écrit jusqu'à aujourd'hui sur Palmarès : Nina Rodrigues : *Os Africanos no Brasil* (S. Paulo, 1935) ; M.M. de Freitas : *O Reino Negro de Palmares* (Rio, 1954) ; Edison Carneiro : *O Quilombo de Palmares* (S. Paulo, 1958) ; Décio Freitas : *Palmares, a guerra dos escravos* (Porto Seguro, 1973).

(6) Trois Noirs, réunis seuls dans un local, déclarait la loi coloniale, constituent un quilombo.

* Un des États du Nordeste. N.D.L.R.



s'enorgueillir. Sur cette montagne se trouvait la capitale de la République noire de Palmarès, au cours du XVII^e siècle, et c'est là que s'élèvera, en l'an 1694, l'une des plus émouvantes et des plus vigoureuses protestations contre l'institution de l'esclavage.

Parallèlement à cette initiative, le conseil du Mémorial entreprend une campagne nationale de signatures d'appui à la demande du cadastre, ce qui lui permet en même temps de divulguer le projet à l'opinion publique nationale. L'Université fédérale d'Alagoas, à son tour, a installé à Palmarès un Centre d'études historiques, consacré en particulier à l'avancement de l'innombrable documentation paléographique. Chaque année, le 20 novembre, anniversaire de la mort de Zombi dos Palmarès, jour national de la conscience noire, le mouvement noir fait un pèlerinage de fête à la capitale de l'État noir. L'importance du rachat de Palmarès a été considérable.

Pour les historiens, c'était l'exemple du mode de production esclavagiste qui, ici, a été en vigueur pendant quatre siècles, c'est-à-dire les 4/5 de notre histoire. L'étude de Palmarès sera, aussi, sans aucun doute, une ouverture sur la question essentielle de la dynamique coloniale dans laquelle nous semblons englués. Un vieux mythe, celui selon lequel on ne peut pas faire l'histoire du Noir à cause du manque de documents est en train de s'écrouler, reconnaissant que l'histoire des opprimés s'appuie sur une

méthodologie et sur des sources qui lui sont spécifiques. La recherche dans les archives coloniales, et surtout portugaises, a mis à notre disposition plus de 5 000 textes. Leur lecture attentive et prolongée est en ce moment une tâche et un défi prioritaire.

La question de l'identité raciale et culturelle a été dramatique pour le mouvement noir brésilien. La connaissance de l'épisode principal de notre passé nous aidera à remodeler notre visage et notre âme. Il sera, par conséquent, une arme puissante contre le racisme viscéral de notre société brésilienne, qui présuppose que le Noir est le contraire du Blanc, ni plus ni moins. L'aspect symbolique du racisme brésilien a été suffisamment dénoncé. L'image que les Blancs et les Noirs brésiliens se font les uns des autres est absolument antithétique.

Le mouvement du Noir contre le racisme se heurte en effet à l'ignorance. Nous ignorons, sur un long laps de temps, aussi bien notre propre passé que notre propre actualité. Il y a moins d'un an encore, on méconnaissait la biographie, bien que sommaire du chef suprême de Palmarès, le général Zombi. Peu d'entre nous seraient capables d'aligner cinq phrases sur Louise Mahin et Pacifico Licutan, les deux plus célèbres chefs des rébellions au début du XIX^e siècle. Plus grave encore, nous sommes surpris par la découverte des quilombo dont certains sont florissants sur notre territoire. Une étude attentive et exhaustive de Palmarès aidera certainement les mouvements noirs actuels à franchir ce fossé.

Le grave dilemme de ceux qui luttent, dans notre pays, contre la discrimination raciale, c'est la connexion race/classe. De quelle manière s'établit-elle ? Pour répondre correctement à cette question, nous aurions besoin d'approfondir la connaissance de notre histoire, mais nous ne le ferons pas sans nous engager d'une façon ou d'une autre dans la lutte politique contre la discrimination raciale. Pour la société brésilienne dans son ensemble, la connaissance de l'expérience de Palmarès n'en est pas moins essentielle. Notre éducation, par exemple, dans un pays pluriculturel et racial s'attache à des modèles exclusifs Blancs/Européens. Elle ne sortira pas de la crise, dans laquelle elle se trouve tant qu'elle n'aura pas incorporé les matrices indigènes et négro-africaines. Notre jeu politique national se ressent aussi de l'absence du partenaire noir, avec ses valeurs éthiques, esthétiques, philosophiques, pédagogiques et son histoire. Il en est appauvri et stérilisé.

Il s'agit, en un mot, de rendre le Noir brésilien visible à travers son passé racheté. Bien que cela puisse paraître une tâche de moindre importance, c'est le premier et indispensable pas pour le promouvoir à la condition de Brésilien de haut niveau. Cette promotion intéresse l'ensemble de notre société, et non pas seulement les descendants d'Africains.

Jarl Rufino dos Santos
(Traduit du portugais.)